Marc Augé

Rêves du jour et de la nuit

ÉDITIONS DES BUSCLATS

Rêves du jour et de la nuit

Les éditions des Busclats se proposent de publier des écrivains reconnus à qui elles demandent de faire *un pas de côté*. D'écrire en marge de leur œuvre, un texte court – récit, essai, nouvelles, lettres… – qui sera, selon leur cœur, une fantaisie, un coin de leur jardin secret, un voyage inattendu dans leur imaginaire.
Cependant les éditions des Busclats ne s'interdisent pas d'ouvrir leurs pages à des inédits de grands écrivains disparus, ni de se laisser séduire par des textes d'écrivains inconnus et prometteurs.

www.editionsdesbusclats.com

© Éditions des Busclats
ISBN 978-2-36166-063-5
Conception graphique :
Benoît Gillain

La direction n'est pas responsable
des textes envoyés

Marc Augé

Rêves du jour et de la nuit

Nouvelles

ÉDITIONS DES BUSCLATS

DU MÊME AUTEUR

Fictions et ethno-fictions

La Traversée du Luxembourg, Paris, Hachette, 1985.

Un ethnologue dans le métro, Paris, Le Seuil, 1986.

Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité, Paris, Le Seuil, 1992.

Domaines et châteaux, Paris, Le Seuil, 1992.

La Guerre des rêves. Exercices d'ethno-fiction, Paris, Le Seuil, 1997.

L'Impossible Voyage. Le tourisme et ses images, Paris, Payot & Rivages, 1997.

Fictions fin de siècle, Paris, Fayard, 2000.

Les Formes de l'oubli, Paris, Payot & Rivages, 2001.

Journal de guerre, Paris, Galilée, 2003.

Le Temps en ruines, Paris, Galilée, 2003.

La Mère d'Arthur, Paris, Fayard, 2005 (roman).

Casablanca, Paris, Le Seuil, 2007.

Éloge de la bicyclette, Paris, Payot & Rivages, 2008.

Le Métro revisité, Paris, Le Seuil, 2008.

Quelqu'un cherche à vous retrouver, Paris, Le Seuil, 2009 (roman).

Carnet de route et de déroutes, Paris, Galilée, 2010.

Journal d'un SDF, Paris, Le Seuil, 2011.

Une ethnologie de soi. Le temps sans âge, Paris, Le Seuil, 2014.

Éloge du bistrot parisien, Paris, Payot & Rivages, 2015.

LA FUITE DES JOURS

L'embellie

Ce jour du mois d'octobre quatre-vingt-un devait le marquer pour longtemps.

Il essayait de se faire à l'idée que bientôt Robert ne serait plus là. Robert, c'était, selon la formule consacrée, son meilleur ami, un ami qu'il avait parfois perdu de vue, lorsqu'ils travaillaient dans des villes différentes (lui-même avait vécu trois ans aux États-Unis), mais avec lequel le lien s'était immédiatement renoué quand leurs entreprises respectives les avaient affectés à la Défense à peu près au même moment. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre la passion des open spaces et des tours de verre ; ils éprouvaient la même certitude intime de s'être égarés dans un monde qui n'était pas vraiment le leur. Amis d'enfance, ils avaient tous deux conscience de partager le même péché originel, d'avoir cédé à la pression de leurs parents, à la paresse qui tue l'imagination, au vertige de la facilité. Bref, ils avaient « réussi », au dire de leurs géniteurs, et ne s'en étaient jamais tout à fait remis.

Ils se rencontraient rarement chez eux, mais de temps en temps déjeunaient à la va-vite dans un snack de la Défense (pour échapper au restaurant d'entreprise) et se retrouvaient une ou deux fois par

mois dans un bistro du Quartier latin ; ça les rajeunissait. Ils échangeaient quelques souvenirs (leur jeunesse bretonne, leurs études à Brest d'abord, puis à Paris) que prolongeaient, dans des conversations où ils ne résistaient pas toujours à la tentation de se répéter, des confidences, des anecdotes et des commentaires ironiques sur leur vie professionnelle. Ils évitaient pourtant de se montrer trop désabusés ; ils jouissaient de leur complicité dans la critique. Ils faisaient des moindres mesquineries observées au bureau l'argument d'une conversation à venir, et éprouvaient finalement plus de plaisir à en plaisanter que d'ennui à les subir. En somme, ils menaient une vie équilibrée.

Pour le reste, ils parlaient peu de leur famille (Alors ça va chez toi ?), et ils ne se sentaient ni l'un ni l'autre parfaitement à l'aise dans les rares occasions où ils dînaient avec femmes et enfants. La gouaille de Robert, dont il avait peine à se débarrasser, tombait à plat dans ces moments-là et pouvait passer pour tout simplement caractérielle. Quel râleur, ton copain ! disait souvent sa femme.

Il avait fallu cet appel de Joëlle, un jeudi soir (Robert a fait un AVC, il est dans le coma, il est perdu !), leur attente angoissée dans le couloir de l'hôpital, puis leur retour, leurs va-et-vient d'un appartement à l'autre, le campement improvisé par

Thérèse qui ne voulait pas laisser seuls Joëlle et ses deux enfants ce soir-là, pour qu'il comprenne soudain que leur amitié était autre chose qu'une camaraderie adolescente, qu'elle bénéficiait des liens forts qu'ils avaient su tisser avec d'autres, qu'elle était adulte en somme.

On s'était installé dans une autre routine. Le coma de Robert se prolongeait. On savait qu'il n'avait aucune chance de s'en sortir, le patron du service avait été clair, mais on attendait. Joëlle était rentrée chez elle ; elle passait le soir en sortant de l'hôpital.

Lui n'osait imaginer les jours à venir. Il aimait sa femme et son grand adolescent de fils. Mais Robert c'était autre chose. Son miroir et son écho. Ils s'aidaient l'un l'autre à porter sur la vie et sur eux-mêmes un regard sans indulgence ni désespoir. Qui les aurait entendus souligner, tout au long de conversations consciemment paresseuses, les ridicules de leurs collègues et l'insignifiance de leur entourage aurait pu être tenté de les prendre pour des ratés insatisfaits, trop couards pour se révolter et trop timides pour réussir pleinement leur vie de cadre. Mais ils auraient eu tort car en riant des autres, Robert et lui, au fond, ne se moquaient jamais que d'eux-mêmes, et ils le savaient. Ils survivaient par l'humour, tout en affectant d'ironiser.

Il y avait de l'égoïsme dans son désarroi ; personne ne pourrait remplacer Robert ; au fil des ans, ils avaient bâti plus qu'une connivence : une complaisance réciproque qui les aidait à se supporter. Robert disparu, il ne restait plus qu'un décor vide que nul de ses proches ne pourrait combler car, au fond, tous, même sa femme et son fils, le prenaient pour un autre.

Il mesura physiquement, concrètement, la profondeur de ce vide en retournant prendre un verre dans leur bistro habituel. S'il avait cédé à cette impulsion un peu morbide, il se l'avoua, c'était pour entendre le patron lui demander des nouvelles de son ami et lui en donner – ce qui était, si désespérantes qu'elles fussent, une manière de le faire vivre encore un peu et d'échapper au sentiment de solitude absolue qui le pénétrait de toutes parts.

Deux semaines plus tard, jour pour jour, il venait à peine d'arriver au bureau lorsque sa secrétaire l'appela sur la ligne intérieure. Elle lui lança d'une voix enjouée : « Une communication pour vous sur la 2 : Robert Le Bihan. Il a dit que c'était personnel ».

Un flot de pensées confuses lui traversa l'esprit en une fraction de seconde. Elle avait dû mal comprendre. On venait lui annoncer la mort de

Robert. Ou alors un miracle ? Il ne croyait pas aux miracles. Surtout ne dis pas de conneries, ne dis pas de conneries, eut-il le temps de penser en prenant la ligne, le cœur battant.

– Allo ?

– Allo, c'est moi, Robert.

Robert avait sa voix de tous les jours, un peu traînante, reconnaissable entre mille. Cette voix qui teintait toute parole d'un soupçon de doute et de dérision.

– Robert… comme je suis heureux de t'entendre…

– Moi aussi, crois-le bien. Je me suis réveillé sans avoir conscience du temps écoulé. J'en ai profité pour t'appeler et te dire au revoir. Joëlle est à côté de moi… Elle a besoin de vous.

– Nous sommes là, tu le sais… Robert, est-ce que je peux passer te voir ?

– Tu n'en aurais pas le temps. Tu te rappelles la Bretagne ?… L'embellie de six heures du soir, après les heures de pluie ?… Elle ne durait pas. Eh bien, c'est mon embellie, Jean… Il faut vraiment se quitter… Salut…

– Salut… Salut, Robert.

Quand Joëlle passa ce soir-là elle leur confirma qu'il avait à nouveau perdu conscience quelques minutes après son coup de fil.

Une semaine plus tard, les funérailles de Robert furent célébrées dans le Finistère. Une délégation de son entreprise était présente. Ses parents avaient insisté auprès de Joëlle pour que le cercueil passe par l'église.

Après la cérémonie, à l'hôtel du village, on servit du café, du vin blanc et du « pain doux », dont Jean reconnut la saveur sucrée, puis il y eut un repas pour les plus proches et ceux qui étaient venus de loin. Une pluie fine était tombée toute la journée, mais, quand il se dirigea vers sa voiture pour reprendre la route, un rayon de soleil perça les nuages. Il sourit. Il retrouvait la Bretagne après plusieurs années et n'avait pu s'empêcher de vivre ces quelques heures comme le retour inattendu d'un lointain souvenir de vacances.

Les deux pères

Lorsque Max lui avait demandé si ça l'amuserait de participer à l'une de ses performances, il en avait été plus qu'heureux. Il avait déjà assisté à plusieurs d'entre elles et les avait appréciées ; surtout, il aimait la vie qui entourait les représentations : la bonne humeur de tous ces jeunes gens (il les appelait des jeunes gens, même si certains approchaient la quarantaine), techniciens et acteurs, l'atmosphère des répétitions (il s'y était parfois glissé), la minutie des préparatifs, la vague angoisse qui précédait l'entrée en scène et, comment dire, la camaraderie qui unissait toute l'équipe. Peut-être idéalisait-il ce petit monde, mais à l'idée de le rejoindre il se sentit rajeunir.

Il avait fait la connaissance de Max par le plus grand des hasards, deux ans plus tôt, lors d'une croisière dans laquelle il s'était laissé entraîner parce qu'elle était financée par sa boîte et que refuser d'y participer aurait encore accentué sa réputation de marginal. Max animait la croisière, et il avait été sensible à son invention poétique, surprenante dans ce contexte : chaque soir, alors qu'on naviguait au long des côtes grecques, ses délires légers en forme de méditations nostalgiques, son obsession du

temps qui passe, visuellement traduite par les jeux d'ombre et de lumière qu'il mettait en scène avec l'aide de deux complices, l'avaient surpris et ravi ; ses collègues avaient trouvé l'ensemble « un peu bizarre » (ils ne tarissaient pas d'éloges en revanche sur le spécialiste de l'Antiquité qui les entretenait chaque après-midi et leur donnait le sentiment de se cultiver), et ce lui avait été une raison supplémentaire de faire la connaissance de ce jeune homme qui l'avait vite conquis par son enthousiasme et la témérité avec laquelle il se lançait dans une carrière pleine d'aléas.

Max était un performer ; il imaginait des situations qu'au début, lui avait-il confié, il laissait volontiers se développer au hasard des circonstances ou des inspirations. Par la suite il était devenu insensiblement plus directif car, s'il avait laissé la bride sur le cou aux plus inventifs de ses compagnons, il aurait vite dû renoncer à se présenter comme l'auteur de ses spectacles ; ses interprètes improvisateurs, pleins d'ardeur et d'invention, l'auraient bouffé tout cru, en toute bonne foi et le sourire aux lèvres. Or il se sentait très profondément auteur : c'était lui qui faisait naître des situations originales et il ne souhaitait pas s'en voir totalement dépossédé.

– Tu vois, avait-il précisé, je voudrais que tu t'exprimes sincèrement, que tu donnes ton opinion, sans te forcer, sans vraiment jouer, que tu sois toi et rien que toi, en somme.

– Ce n'est pas si simple, moi et rien que moi.

– Tu vois ce que je veux dire : je n'attends pas que tu joues un rôle, mais que tu réagisses aussi spontanément et sincèrement que possible aux situations. Le spectacle s'appelle « Trente ans après ». Voilà en gros ce dont il s'agit. Je suis un chanteur vieillissant et plus ou moins raté qui chante des vieux tubes ; ça se passe maintenant, en 2000 : je tourne d'un bistro à l'autre pendant la saison d'été, le soir, juste à l'heure du dessert ou du digestif. Par parenthèse, j'ai dû me donner un mal de chien pour apprendre quelques rengaines des années 70 ; je ne suis pas doué pour le chant. Mais bon… Alors voilà le nœud de l'affaire : entre mes performances vocales, nos deux intellos de service, Simon et Bernard, que tu connais, prennent prétexte de mon numéro pour discuter de la chanson populaire, de la variété, des concours de chansons, etc. Je chante et ils discutent. Parfois nos voix se recouvrent, mais seulement deux ou trois fois, aux moments extrêmes. On essaie d'éviter le désordre et la cacophonie. À eux aussi, j'ai demandé de ne pas jouer, de dire vraiment et simplement ce qu'ils

pensent. C'est du choc des sincérités (sincérité du chanteur qui fait du mieux qu'il peut, sincérité des commentaires qui ne se veulent pas systématiquement méprisants) qu'une émotion naîtra peut-être.

– Et moi, avait-il demandé un peu timidement, qu'est-ce que je fais là-dedans ?

– Toi, tu seras mon père. Tu es témoin de mes efforts un peu pitoyables pour chanter, tu es venu ce soir-là pour m'encourager et j'en suis tellement ému qu'à la fin de mon tour de chant, qui s'achève dans l'indifférence générale (il y a des figurants sur scène autour d'une table de bistro, ils ne m'ont pas écouté, m'applaudissent à peine quand j'ai fini, tout en continuant à boire et à bavarder), je t'interroge sur la vie en général, le sens et le non-sens des choses, enfin tu vois…

– Oui, mais pourquoi moi ?

– Écoute, mon cher Jean, primo tu as l'âge du rôle (même si tu as toujours un physique de jeune premier, bien sûr !), secundo tous ceux qui te connaissent, moi le tout premier, savent que tu ne crains personne pour improviser un discours…

Il n'avait pas longtemps fait mine de résister. Il ne savait que faire de ses journées depuis sa mise à la retraite anticipée il y aurait bientôt deux ans, malgré sa participation à la croisière. Et puis, à vrai dire, la

Marcel Proust, *Le Mensuel retrouvé, précédé de « Marcel avant Proust » de Jérôme Prieur*

Jean Rouaud, *Évangile (selon moi)*

Laurence Tardieu, *L'Écriture et la vie*

Tiffany Tavernier, *Comme une image*

Achevé d'imprimer
en février 2016
sur les presses
de l'imprimerie France Quercy à Mercuès
Numéro d'impression 60037B
Dépôt légal mars 2016

Les frontières de la vie et de la mort, du rêve et de la réalité, de la mémoire et de l'oubli sont poreuses dans l'univers étrange et envoûtant des *Rêves du jour et de la nuit*. Car Marc Augé flirte avec les limites, joue avec nos angoisses, nos fantasmes, nos peurs. Un homme en train de mourir et qui sort un instant de son coma et parle au téléphone pour un dernier adieu; un amnésique qui ne cesse de fuir pour remonter le temps et retrouver la femme aimée depuis longtemps disparue; un autre qui découvre dans la rubrique nécrologique du Monde sa mort et la date de son enterrement.

Marc Augé bouscule le réel, juste ce qu'il faut pour faire cohabiter fantastique et vraisemblance. Et son écriture limpide, précise, troublante, ajoute à l'élégance et au mystère de ces explorations du coeur de l'homme.

couverture :
Gouache d'Alexandre Galperine

Diffusion Harmonia Mundi
ISBN 978-2-36166-063-5

9 782361 660635

12 €